

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

### Première Partie.—Une Jeunesse orageuse.

(Suite.)

—*Sex/o.* Enfin, il faut, si quelque membre de la troupe est soupçonné de trahison, que tous se rassemblent et se constituent en tribunal pour l'interroger. Si l'accusé est reconnu coupable, l'arrêt rendu prononcera la mort, et il devra se trouver autant d'exécuteurs de la sentence qu'il y aura de bras parmi nous.

—Ma foi,—répliqua Denis,—tout cela me semble parfaitement juste, et je jouerais très-volontiers du couteau ou du pistolet à l'endroit de celui qui, par ses délations, voudrait me faire prendre ou écarteler.

—Dans ce cas,—repartit le major,—nous nous entendons sur tous les points... Hermann, apporte-moi une ceinture, un poignard et des pistolets.

L'homme que le chef venait de nommer Hermann sortit de la hutte. Il y entra au bout d'un instant, apportant les objets demandés.

Le major s'approcha de notre héros. Il lui entourait les reins d'une ceinture de cuir assez passable à un ceinturon d'épée.

Il passa dans cette ceinture les pistolets et le poignard; puis, se reculant de deux ou trois pas, il dit avec une sorte de solennité:—Jean Denis de Poulailler, à partir de ce moment, tu es des nôtres. Usant de mon droit de capitaine, je t'admets à faire partie de la compagnie des *Chevaliers du Poignard*!

Cette réception fut suivie des acclamations les plus flatteuses des hommes qui se trouvaient là, et qui, les uns après les autres, vinrent serrer la main de leur nouveau camarade.

—Sur ce,—reprit le major,—qu'on mette le couvert et déjeunons... surtout, que le déjeuner soit bon!... c'est aujourd'hui jour de fête!

Denis regarda autour de lui avec une curiosité un peu défective.

Il ne comprenait point comment, dans cette misérable hutte, perdue au milieu des forêts, il serait possible de se procurer les éléments d'un bon repas.

Ses doutes et son incertitude ne furent point de longue durée.

Deux des bandits prirent dans un coin quelques planches à moitié dégrossies, qu'ils posèrent sur deux tréteaux.

Ce fut la table.

Elle répondait bien aux premières idées de Denis, qui s'attendait à voir paraître du pain noir et dur, du lard rance et des oignons secs, le tout accompagné peut-être d'une gourde d'eau-de-vie.

Qu'on juge de sa surprise quand l'un de ses compagnons, soulevant une sorte de trappe fort habilement dissimulée dans la terre dure et battue qui tenait lieu de plancher, découvrit les premières marches d'un escalier qui conduisait à un petit caveau souterrain dans lequel il descendit.

Bientôt cet homme reparut, chargé de linge et d'argenterie.

Il étala sur les planches raboteuses une nappe magnifique en toile de Frise damassée et armoriée.

Il disposa autant d'assiettes d'argent et de gobelets du même métal qu'il y avait de convives.

La place du major fut désignée par une coupe en vermeil d'un travail tellement exquis, qu'un connaisseur n'eût point hésité à l'attribuer au ciseau florentin Benvenuto Cellini.

Notons en passant que presque toutes les pièces de ce magnifique service de table portaient des chiffres, des couronnes ou des blasons différents, témoignages irrécusables de la façon dont elles étaient arrivées entre les mains du major.

Le bandit qui venait de mettre le couvert redescendit dans le caveau et ne tarda guère à en rapporter un grand panier rempli de bouteilles poudrées, recouvertes de nombreuses toiles d'araignées qui attestaient leur âge respectable. L'autre bras soutenait un panier non moins grand, amplement garni de jambons de Westphalie, de pâtés, de pièces de viande froide.

De petits pains, aussi blonds que les épis dorés qui les avaient produits, semblaient n'être sortis du four que depuis quelques heures.

Ces nombreuses provisions furent disposées avec une symétrie élégante, digne d'un valet de chambre de bonne maison.

Puis le major, voyant que tout était prêt, cria:—A table!...—et donna lui-même le signal en portant son escabelle en face de la coupe ciselée dont nous avons parlé tout à l'heure.

Certes, ce devait être un spectacle bizarre et curieux, et digne d'attirer l'attention et de fixer les pinceaux d'un grand artiste, que celui de ces hommes aux longues barbes rudes, aux visages rébarbatifs, aux mains noires, vêtus des costumes en haillons de pauvres charbonniers, sous le toit chancelant d'une misérable hutte aux murs crevassés, attablés autour d'un déjeuner splendide, servi dans une admirable vaisselle plate, et buvant, dans des gobelets

d'argent, les vins des plus grands crus du monde.

Le visage de notre héros refléta, comme un miroir fidèle ce qui se passait en lui à la vue de ces oppositions si frappantes et si caractéristiques.

Le major s'aperçut à merveille de cette impression.

—Ah! voilà,—lui dit-il,—voilà l'une des choses qui rendent notre vie si séduisante, les contrastes; mais modère ton étonnement, car je te garantis bien que tu n'es pas au bout de tes surprises...

Cependant les *chevaliers du poignard*, puisque tel était le nom qu'ils se donnaient à eux-mêmes, étaient amplement les bouteilles.

Denis ne se piquait point de plus de sobriété que ses nouveaux compagnons, et suivait leur exemple.

Bientôt le vin délia toutes les langues, et Denis devint questionneur.

—Major,—demanda-t-il au chef de la bande,—est-ce que c'est ici que vous demeurez habituellement?...

—Non pas,—répondit le personnage ainsi interpellé,—nous aimons trop nos aïeux pour cela... Ces cabanes ne sont qu'un endroit de repos, une sorte de lieu d'asile où nous passons de temps en temps quelques heures, lorsque nos expéditions nous ont conduits de ce côté du pays...

—Votre habitation ordinaire, major, où donc est-elle?

A huit lieues d'ici, dans la montagne, au château de Falkenhorst...

—Est-ce un beau château, que ce château-là, major?

—Tu le verras ce soir.

—Y avez-vous laissé quelques-uns de nos camarades?...

—Pardieu! ne faut-il pas du monde pour garder le château!...

—Combien sommes-nous en tout dans la compagnie, major?

—Ce mai in nous étions onze, maintenant que te voilà des nôtres, nous sommes douze.

—Avez-vous un lieutenant?

—Oui.

—Est-il ici?

—Non.

—Comment s'appelle-t-il, ce lieutenant?

—Karl.

Denis fit encore une foule d'autres questions auxquelles son chef répondit avec une inépuisable complaisance.

Puis, le déjeuner étant achevé, on plaça une sentinelle en avant de la hutte, afin d'éviter toute surprise, et tous les autres bandits, qui avaient passé une nuit blanche, se livrèrent à un sommeil réparateur.

Le soir venu, chacun s'éveilla, on se livra à un nouveau repas, puis les chevaux furent amenés.

Les bandits avaient quitté leur vêtements de charbonniers pour reprendre leur costume ordinaire.

Denis se remit en croupe derrière celui, qui pendant la nuit précédente, avait été chargé de le transporter, tandis qu'il était prisonnier.

Ensuite la petite troupe s'ébranla, et les chevaux prirent au grand trot le chemin qui conduisait au Château de Falkenhorst.

### Deuxième Partie.—Les Amours du Chevalier.

I.—FALKENHORST.

La petite troupe, avons-nous dit, partie au trot le plus rapide, dans la direction de la demeure habituelle des *chevaliers du poignard*.

La soirée était déjà avancée et la nuit succédait au crépuscule presque sans transition.

La cavalcade suivait des chemins encaissés et couverts, dans lesquels l'obscurité aurait été profonde, si la lune, étincelant au fond du ciel pur, n'eût jeté sa clarté bleuâtre à travers les rameaux entrelacés.

Au bout d'environ deux heures de marche, les bandits atteignirent la lisière d'une forêt et se trouvèrent en rase campagne.

Le major arrêta son cheval.

—Regarde,—dit-il à Denis.

Et du geste il désignait à l'horizon une montagne de forme conique, couronnée par une masse sombre dentelée, irrégulière, qui se détachait vigoureusement en noir sur les nuages argentés.

—Eh bien?—demanda, le jeune homme.

—Voilà Falkenhorst!...—répondit emphatiquement le major, du même ton dont le héros d'un livre jadis fameux s'écriait: "Voilà *Udolphe*!"

—Mais c'est une ruine!...—murmura Denis.

—Pardieu! ne penses-tu pas que nous allons tenir garnison dans un château tout neuf, pour nous y faire traquer par toute la police allemande?...

La perspective d'habiter parmi les décombres, les chouettes et les chauves-souris, ne souriait que fort médiocrement à Denis. Il soupira.

Mais il se souvint presque aussitôt du merveilleux souper sorti de terre comme par miracle dans la hutte du charbonnier, et concluant de là qu'il ne fallait point, avec le major, juger les choses sur l'apparence, il se rassura.

Les chevaux s'étaient remis en marche.

Bientôt on atteignit le pied de la montagne sur laquelle s'élevaient les ruines du château féodal de *Falkenhorst*, nom qui, en allemand, signifie *aire de frisco*.

Les flancs de cette montagne étaient excessivement rapides et, dans certains endroits, taillés à pic.

Denis ne se rendait point compte de la façon dont les chevaux pourraient en atteindre le sommet.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que la petite troupe tournait la colline au lieu de la gravir.

Bientôt on arriva au pied d'une roche granitique abrupte et dont les flancs parfaitement lisses semblaient taillés au ciseau.

Le major arrêta son cheval, et tout le monde mit pied à terre.

—Va-t-on donc nous hisser en haut avec des cordes et des poulies?... se demandait Denis. Son incertitude ne dura qu'un instant.

Le major siffla d'une certaine manière qui, sans doute, était un signal.

Aussitôt un quartier de roc tourna sur des gonds invisibles, comme un *décor* dans une *féerie*, et démasqua une ouverture assez large pour qu'un cheval y pût passer sans peine.

Chacun des bandits prit sa monture par la bride et s'engagea dans cette ouverture.

Quand tout le monde fut entré, le fragment de granit reprit sa première position, et le rocher sembla d'une seule pièce, comme auparavant.

Au bout de vingt pas, la galerie souterraine dans laquelle les cavaliers venaient d'entrer s'élargissait sensiblement, ainsi que permettaient d'en juger quelques torches soutenues de distance en distance par des poignées de fer.

La pente était rapide, sans être cependant fatigante.

Au bout d'un quart d'heure, on rencontra une grille de fer derrière laquelle se trouvait un homme armé jusqu'aux dents.

Ce factionnaire reconnut les arrivants et ouvrit la grille.

—Où est Karl? lui demanda le major.

—Major,—répondit la sentinelle ainsi interpellée,—le lieutenant est dans sa chambre.

—A-t-on fait bonne garde, depuis mon départ?

—Oui, major.

—Rien de nouveau, d'ailleurs, aucune alerte?

—Rien.

Le major passa, et ses compagnons le suivirent.

On était arrivé.

Il nous faudrait la plume d'Anne Radcliffe, la romancière de fantastique mémoire que nous citons un peu plus haut, pour décrire, avec tous les détails que comporte un pareil sujet, les ruines antiques de Falkenhorst.

Mais comme nous n'avons point la plume d'Anne Radcliffe, et que d'ailleurs nous ne tenons que médiocrement à refaire quelques chapitres des *Mystères d'Udolphe*, ou des *Visions du Château des Pyrénées*, nous résumons en peu de lignes deux ou trois cents pages de description.

Toute la partie extérieure de Falkenhorst, c'est-à-dire ce qui constituait autrefois le véritable château, était complètement inhabitable et inhabitée.

Les paysans des alentours croyaient les débris de l'*Aire de Faucon*, absolument déserts et hantés seulement par quelques hôtes surnaturels.

Les bandits commandés par le major avaient découvert des souterrains en fort bon état, qui, moyennant quelques réparations peu importantes, étaient devenus une habitation très-logeable et même ainsi qu'on le dirait aujourd'hui, très-confortable. A la vérité, jamais un rayon de soleil n'y pénétrait; mais des torches résineuses, brûlant jour et nuit, suppléaient le mieux du monde aux clartés du ciel.

Les souterrains avaient été divisés en un certain nombre de compartiments.

Il y avait d'abord la chambre du capitaine et celle de son lieutenant.

Puis un vaste dortoir commun où couchaient les hommes de la troupe.

Il y avait une salle à manger, aux voûtes épaisses, sous lesquelles s'étouffaient sans écho les éclats de rire, les chants de l'ivresse et les cris joyeux de l'orgie.

Venaient ensuite des cuisines, des écuries, des caves et des magasins.

C'est dans ce dernier lieu que s'entassaient le butin, consistant en marchandises de toutes sortes, dont il était impossible de se défaire sur le champ.

Le contenu des magasins appartenait à tous, dans la proportion que nous avons posée plus haut, le capitaine seul avait la clef de la lourde porte qui les fermait.

Jour et nuit deux sentinelles veillaient à la sûreté générale.

L'une d'elles, à l'extrémité de cette issue percée dans les flancs de la colline, et par laquelle nous avons vu le major s'introduire avec sa troupe.

L'autre, au sommet d'une tourelle à moitié démolie, qui n'en dominait pas moins le pays d'alentour à quatre ou cinq lieues à la ronde.

La présence de cette vigie, on le comprend facilement, rendait toute surprise impossible.

L'intérieur de ces demeures souterraines n'avait rien de lugubre ni de sinistre en son aspect.

Partout les murailles nues disparaissaient sous d'immenses tapisseries de haute lisse, provenant du pillage de quelques châteaux. Le sol était recouvert de nattes épaisses, ou d'un

sable blanc et fin, doux au pied et doux à l'œil. La chambre du major pouvait passer pour un chef-d'œuvre de décoration.

Les plus précieuses étoffes orientales, enlevées à un marchand juif dont on avait saisi les ballots et précipité le cadavre dans le Rhin, servaient de tentures.

On marchait sur un tapis de Smyrne. Un tissu de soie écarlate, mêlée de fils d'or et de fils d'argent, recouvrait le lit.

Enfin un miroir de Venise, deux ou trois tableaux précieux et des trophées des armes les plus magnifiques et les plus rares, complétaient l'ameublement de cette chambre digne d'un roi, et qu'éclairait un lustre à cinq branches suspendu au plafond.

Le major n'était cependant pas le moins du monde un de ces bandits poétiques et rêveurs, comme on en trouve dans le beau drame de Schiller et dans les romans de l'ancienne école. C'était un brigand tout à fait réaliste, un véritable voleur de grands chemins.

Nous lui avons déjà entendu dire à lui-même qu'il était Français.

Il avait quarante ans environ, une figure large et vigoureusement enluminée, encadrée dans les massifs d'une barbe d'un brun fauve. Sa taille était moyenne et un peu épaisse, il commençait à prendre du ventre.

Son costume était toujours propre, mais n'affichait jamais la moindre prétention à l'élégance.

Il portait sans cesse à la ceinture un poignard et des pistolets, mais ces armes étaient d'une excessive simplicité, et il laissait suspendus aux trophées de sa chambre à coucher les poignards moresques à lame damasquinée et à la poignée d'or incrustée de pierres précieuses, et les pistolets aux pommeaux ciselés et garnis d'argent.

Le major aimait par-dessus tout la bonne chère.

Il s'asseyait volontiers à table, vers huit heures du soir, pour ne quitter la place qu'à dix heures du matin.

Il buvait comme le fameux maréchal-duc de Bassompierre. Les vins les plus capiteux, engoutés à doses énormes, ne parvenaient pas même à lui procurer une ébriété légère; seulement son nez, tout constellé de rubis vineux, était une irrécusable preuve de son intempérance habituelle.

Personne, dans toute sa troupe, n'était capable de lui tenir tête, pas plus à table que dans une lutte, car sa force était herculéenne, comme sa tête était inébranlable.

Le major n'était pas précisément cruel. Il ne versait point le sang uniquement pour le plaisir de le verser, il laissait la vie sauve à ceux qui n'essayaient point de se défendre. Mais la moindre résistance l'exaspérait, et, alors, il tuait un homme sans plus de souci ni de remords qu'il n'en ressentait pour tuer une alouette.

Le lieutenant Karl se rapprochait davantage, du moins quant au physique, de ce type convenu du bandit romanesque.

C'était un étudiant allemand qui, chassé de l'Université pour ses désordres et renié par sa famille, s'était jeté par désespoir dans le brigandage et était devenu le bras droit du major.

Le lieutenant Karl, jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, avait un visage pâle et déjà flétri, entouré de longs cheveux noirs dont il prenait un soin tout particulier.

Une extrême maigreur rendait plus remarquable encore sa haute taille, souple comme un peuplier que fouette l'orage.

Il portait la moustache en croc et il affectait d'être toujours vêtu de noir.

Ce jeune homme, d'une nature ardente et sensuelle, avait un goût ou plutôt une passion effrénée pour les plaisirs.

La soif des voluptés avait fait de lui un *chevalier du poignard*.

Ses vices se mêlaient d'ailleurs à je ne sais quoi de chevaleresque, et sa bravoure allait jusqu'à la témérité.

Le lieutenant Karl ne devant point jouer un rôle important dans ce récit, nous n'en dirons pas davantage sur son compte.

(A continuer.)

On parlait de l'évasion d'un communard très-connu et très-facile à reconnaître.

—Comment diable a-t-il pu arriver jusqu'à la frontière? disait un agent de police à un de ses collègues, et quel dégoûtement avait-il pris?

—Des gants! répondit l'autre; il avait mis des gants?

—Tu m'en diras tant!



EFFETS INUTILES.

DES SOUMISSIONS cachetées, seront reçues par le soussigné à Ottawa, jusqu'au 31 du courant, pour l'achat de certains effets inutilisés, maintenant aux Magasins de la Milice, à Montréal. Une liste de ces effets sera envoyée sur application au Capt. Hope, Quartier-Maître aux Magasins de la Milice, Montréal, où l'on peut voir les articles à vendre.

THOS. WILY,  
Lieut.-Colonel,  
Directeur des Magasins.  
Département de la Milice et Défense,  
Branche de Magasins.  
Ottawa, 18 janvier 1873. 4-4 a